

# LE JOURNAL DE JULES RIMET

Le récit rare du fondateur  
de la Coupe du monde de football



Renaud Leblond  
avec la participation d'Yves Rimet

# LE JOURNAL DE JULES RIMET

Le récit rare du fondateur  
de la Coupe du monde de football

FIRST  
 Editions

© Éditions First, un département d'Édi8, 2014

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective.

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'Auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN: 978-2-7540-6576-4

Dépôt légal: mai 2014

Direction éditoriale : Marie-Anne Jost-Kotik

Édition : Caroline Bollaert-Lepeu

Préparation de copie : Christine Cameau

Correctrice : Florence Fabre

Mise en page : Stéphane Angot

Couverture : Jean-Philippe Dubois

Photo de couverture : ©DundStock/Thinkstock ;

photo de 4<sup>e</sup> de couverture : © Roger-Violet

Imprimé en France

Éditions First, un département d'Édi8,

12, avenue d'Italie

75013 Paris

Tél : 01 44 16 09 00

Fax : 01 44 16 09 01

Email : [firstinfo@efirst.com](mailto:firstinfo@efirst.com)

Sites Internet : [www.editionsfirst.fr](http://www.editionsfirst.fr)

## Montevideo, 1930

Ce n'est pas mon premier voyage en mer, mais c'est ma première traversée de l'océan Atlantique. Je m'en fais une joie, car j'aime la mer et ce long voyage me donne tout le plaisir que j'en attends. Partis de Paris le 20 juin 1930, avec l'équipe de France, nous sommes le lendemain à Villefranche pour nous embarquer sur le *Conte Verde* où se trouve déjà l'équipe de Roumanie, montée à Gênes.

Je ne tarde pas à apprendre que le roi Carol a composé lui-même, joueur après joueur, l'équipe qui va représenter son pays. Plusieurs des équipiers qu'il a choisis sont les employés d'une société pétrolière anglaise, et le congé nécessaire pour venir à Montevideo leur a été refusé. « Qu'ils démissionnent, s'ils veulent faire du sport ! » a édicté un administrateur. Le roi a téléphoné personnellement au grand patron et celui-ci s'est

incliné devant le désir royal. Le jour suivant, nous arrivons à Barcelone où nous attend l'équipe de Belgique. L'équipe de Yougoslavie est partie quarante-huit heures auparavant, de Marseille, à bord du *Florida*. Quatre équipes : c'est là tout le contingent européen pour la première Coupe du monde !

Nous emportons avec nous le trophée de la compétition, une statuette de trente centimètres de haut et pesant quatre kilos. Elle représente une Victoire portant, dans ses deux mains élevées au-dessus de sa tête, une vasque octogonale en forme de coupe. Cette statuette, la « Coupe du monde », est l'œuvre d'un sculpteur français, Abel Lafleur, de qui l'on ne saurait dire que c'est un sportif, mais qui a acquis le sens du sport assez profondément pour l'exprimer avec talent. La Coupe du monde est en or massif. C'est un symbole : la Coupe du monde doit être la première parmi les manifestations sportives, et l'or est le symbole de la primauté.

À cette époque, il n'est pas question de voyager par avion. L'aviateur Mermoz a bien entrepris à plusieurs reprises la traversée de l'Atlantique vers l'Amérique du Sud, mais l'une de ces tentatives,

*L'Histoire merveilleuse de la Coupe du monde*

toute récente, a failli lui être fatale<sup>1</sup>. Il n'existe encore aucun service régulier.

Les distractions ne manquent pas à bord. Outre les jeux, qui sont assez variés pour satisfaire tous les goûts – même ceux des plus turbulents – on peut user de la piscine, de la salle de culture physique, de la bibliothèque. Le soir, après le dîner – qui est par lui-même une distraction – les passagers ont à choisir entre le bal, les petits chevaux, le cinéma et la comédie. À propos de la comédie, il n'en est pas de plus amusante que celle qui nous est donnée, à leur insu, par certains de nos compagnons de voyage. Deux vedettes du théâtre font en même temps que nous la traversée : Marthe Nespoulous, de l'Opéra, et Chaliapine, le chanteur russe dont la renommée est alors universelle. M<sup>me</sup> Nespoulous voyage en compagnie de son mari, comme une bonne et simple bourgeoise. Elle cause volontiers avec les passagers. Je fais souvent le tour du pont avec le ménage et nous bavardons gaiement, parlant de la France, de Paris, de l'Opéra, voire du football, que je leur révèle. Mais bien différent est

---

1. *Note de Jules Rimet* : En panne d'essence à 600 kilomètres de Dakar, il avait dû amerrir en plein Océan, où il aurait certainement péri s'il n'avait pas eu la chance d'être recueilli par un navire qui se trouvait dans les parages.

le comportement de Chaliapine, grand artiste que les feux de la rampe ont sans doute ébloui. Lui, il voyage avec une « suite », comme un souverain – et comme un souverain insoucieux de l'*incognito*, craignant au contraire de passer inaperçu. Grand, portant beau, lorsqu'il se promène sur le pont accompagné d'une jeune femme ou de son secrétaire, parfois des deux, son attitude indique visiblement qu'il goûte le plaisir de se croire admiré. En effet, on le regarde beaucoup, mais plutôt avec la curiosité qu'attirent ses manières. D'ailleurs, ceux d'entre nous qui ont eu la joie de l'entendre sont en petit nombre, et les autres, comme on va le voir, seront privés par lui-même de cette faveur.

### *Passage de l'Équateur*

On sait que le passage de l'Équateur, de la « Ligne », est traditionnellement célébré, sur tous les navires, par une fête plus ou moins fastueuse. Le comité d'organisation qui prépare ces réjouissances a l'idée de solliciter le concours des deux artistes que nous avons avec nous. Marthe Nespoulos accepte sans se faire prier et même avec son plus gracieux sourire. Pour l'illustre Chaliapine, le commandant est chargé de l'ambassade : comme on connaît ses saints on les honore. Il nous revient avec

ce refus fortement motivé : « Je n'ai pas coutume de chanter en dehors de mes contrats. Si j'étais cordonnier, me demanderiez-vous de vous faire gratuitement une paire de chaussures sous prétexte que nous allons passer la "Ligne" ? » Chaliapine ne perdrait pas sa voix s'il consentait à chanter pour les passagers du *Conte Verde*, et il y gagnerait même l'admiration, réelle cette fois, de tous ceux qui n'ont pas encore eu le temps de l'acclamer. Naturellement, Marthe Nespoulous, informée du refus de son glorieux camarade, retire son acceptation et la fête se passe non sans musique mais sans le numéro exceptionnel que nous avions espéré.

C'est tout de même une belle fête, et le destin capricieux m'y fait jouer un rôle. Non un rôle de vedette, mais de comparse et, plus exactement, de costumier. Le dîner – dont le menu remplirait une page du *Times* – doit être suivi d'un bal. Il a été conseillé aux danseurs d'y venir en travesti, et ma fille, qui m'accompagne dans ce premier voyage aux Amériques, désire se conformer à cet aimable mot d'ordre. Quelques passagers et passagères, des habitués du parcours sans doute, ont apporté avec eux des déguisements et sortent de leurs malles des costumes classiques de Pierrot, de Colombine ou d'Arlequin. D'autres qui, comme

nous, n'ont rien prévu, improvisent. Nécessité, dit-on, rend ingénieux. Tel de nos jeunes compagnons, par exemple, estime qu'avec une couverture de lit convenablement drapée et une couronne de papier vert découpé en feuilles de laurier, il représente assez dignement un empereur romain le jour du triomphe. Dans un conseil de famille limité à nous deux, nous décidons, ma fille et moi, d'imaginer quelque chose d'original, inspiré de l'endroit où nous nous trouvons. Notre délibération aboutit à un projet de costume de danseuse – il n'est pas question de me travestir – que l'on pourra prendre pour un symbole de notre bateau. Il reste à le confectionner. Avec de la tarlatane achetée au magasin du bord, ma fille se fait un corsage et une jupe qui répondent à notre plan. À défaut de broderies d'or ou d'argent, les ornements consistent en ces étiquettes variées de couleur et de forme dont l'emploi normal est d'être collées sur les bagages des passagers. Plaquées sur l'étoffe et disposées sans symétrie, comme les étoiles dans le ciel, elles donnent un heureux effet de fantaisie.

Les danseuses, d'habitude, ne portent pas de chapeau, mais ici le couvre-chef est un complément indispensable, car il doit, d'après le plan établi, rappeler la cheminée du bateau. La confection m'en

*L'Histoire merveilleuse de la Coupe du monde*

revient. Elle me donne beaucoup de souci. Avec un morceau de carton, de même provenance que la tarlatane, je fais un tube de la dimension d'un chapeau haut de forme, sans fond, peint en rouge, comme la cheminée, avec, à mi-hauteur et de chaque côté, la grande étoile bleue à cinq branches qui est l'insigne de la compagnie *Blue Star Line*, propriétaire du bateau. Je transpire à construire ces étoiles, et ce n'est pas seulement parce que nous sommes sous l'Équateur : je ne dispose d'aucun instrument, ni règle, ni compas, pour leur donner une forme correcte, ni pour les colorier d'autre chose que de l'encre de mon stylo, bleue heureusement ! Avec le quart d'heure de retard de toute invitée qui respecte la tradition féminine, ma danseuse fait son entrée dans la salle à manger. Succès confirmé par le blâme discret, chuchoté à l'oreille, des vieilles dames en décolleté. Le chapeau-cheminée est remarqué, et l'ensemble très applaudi. Au bal, entre deux danses, le commandant, assisté du jury, distribue les récompenses accordées aux meilleurs travestis. Nous enlevons le premier prix que ma fille emporte avec les félicitations du jury et le baiser du commandant.

## LE JOURNAL DE JULES RIMET

La mer, mouvante et diverse, est loin d'être monotone comme on l'imagine quand on ne la connaît pas. Sa coloration change souvent, selon la latitude et l'état du ciel. À proximité des côtes, et aussi assez loin au grand large, on a la surprise de voir des dauphins qui s'ébrouent, culbute sur culbute, autour du bateau, ou bien des requins qui passent, distants et dédaigneux, ou encore des mouettes, qui attrapent au vol la mie de pain que leur lancent les enfants des passagers. Plus loin, des poissons volants, qui jaillissent de l'eau comme des oiseaux d'un nuage et parfois viennent s'échouer sur le pont. Des traînées de plancton qui, de loin, jouent le serpent de mer. Ce navire que l'on croise et qui échange avec le vôtre le salut vibrant des sirènes et celui, aimable et cordial, des passagers et surtout des passagères agitant leurs mains et leurs mouchoirs. En arrivant sous le ciel austral, vous découvrez la « Croix du Sud », accompagnée d'étoiles que vous n'avez jamais vues au firmament européen. Dès avant le tropique du Cancer les uniformes des officiers de bord, comme aussi les costumes des passagers et les robes des passagères, s'allègent et tournent au blanc. Dans le jour, sur le pont, au soleil, le soir sous les éclairages de la salle à manger et des salons, toutes ces blan-

*L'Histoire merveilleuse de la Coupe du monde*

cheurs sont une joie pour les yeux. Et la sieste sous les tropiques, quand vous êtes confortablement étendu sur un rocking – à l'ombre si vous avez su choisir le bon côté – et devant une mer ensoleillée à vous faire douter qu'il existe quelque part un hiver ! Vous éprouvez une impression de bien-être, d'apaisement, de quiétude, dont vous rêverez longtemps après qu'elle vous aura quitté. Tout vous porte au calme, au repos, à jouir de cette certitude où vous êtes que le facteur ne vous apportera pas le courrier chaque matin, que le téléphone ne vous appellera pas tous les quarts d'heure, qu'aucun visiteur importun ne pourra venir vous excéder.

Certes, l'avion, confortablement aménagé comme il s'offre maintenant, est le moyen de transport idéal pour les gens pressés. J'en use couramment et je me garderais bien d'en médire. Mais pour un voyage d'agrément tel que celui que nous accomplissons alors de France en Amérique du Sud, je ne cache pas que ma préférence demeure acquise au bateau, à la mer. Ne serait-ce que pour ce plaisir des escales... Lisbonne, petite capitale avenante et coquette d'un pays dont tous les citoyens semblent bien élevés de naissance et avoir reçu la mission d'être obligeants ! L'île de Madère, un rocher couvert de fleurs, érigé en plein océan... Les Canaries, que les anciens

appelaient « les îles Fortunées », avec le pic de Ténériffe et son éternelle couronne de nuages... Rio de Janeiro, dont la baie vue de la mer par un ciel clair vous cause un enchantement dont vous n'êtes jamais rassasié. Et vous vous éloignez vers le sud, sous la bénédiction du Christ monumental du Corcovado, puis, trois jours après, vous arrivez à l'estuaire immense du rio de la Plata, à Buenos Aires – un Paris en raccourci – et enfin à Montevideo, capitale de la République orientale de l'Uruguay, qui est précisément le but de notre voyage.

### *L'élève Fischer*

J'y débarque le 5 juillet 1930, avec nos équipes européennes, et aussi avec mon ami Maurice Fischer, délégué de l'association<sup>1</sup> hongroise et membre du comité exécutif de la FIFA qui lui a donné mission de me seconder. Collaborateur dévoué et sûr, Maurice Fischer est aussi, dans son genre, un personnage original, sympathique, et beaucoup plus amusant qu'il ne croit l'être. Très gros, très grand, il fait avec moi, qui ne possède ni l'un ni l'autre de ces avantages, un contraste remarqué. Mangeur insatiable, philosophe épicurien, il aime, entre ses

---

1. Les fédérations sont alors appelées « associations ».

*L'Histoire merveilleuse de la Coupe du monde*

repas, disserter doctoralement sur des sujets variés, en particulier sur les bienfaits du football ou sur le malheur de sa patrie, amputée d'une grande partie de ses territoires par le traité de Versailles. Il donne à l'expression de sa pensée un tour solennel, un peu lourd, comme son physique. Sa situation de fonctionnaire ferroviaire lui a permis d'obtenir le congé de trois mois nécessaire pour venir en Uruguay. Il exprime avec une satisfaction délicieusement puérile sa fierté de représenter, même en second, la Fédération internationale, et il attache au rôle qu'il va jouer une importance diplomatique de premier ordre. Il se flatte de savoir plusieurs langues. Je n'ai pas qualité pour juger comment il les parle, mais à l'entendre converser avec des interlocuteurs dont il assure connaître l'idiome, il me semble qu'il ne sait vraiment que le hongrois, sa langue natale. Quant à son français, il l'émaille de termes empruntés à toutes les langues de l'Europe et cela donne à sa conversation une saveur qui n'est pas sans agrément. Il faut bien se garder de sourire, car il prend facilement pour une moquerie ce qui n'est vraiment qu'une réaction sans malice, et il est sur ce point d'une susceptibilité toujours en éveil.

Un jour, dans je ne sais plus quelle ville espagnole, peu après notre embarquement, il assistait

à un banquet que je présidais. L'heure venue des discours, je lui donnai son tour en disant : « La parole est à l'élève Fischer. » Avant de nous mettre à table, il m'avait confié qu'il prenait des leçons d'espagnol, afin d'être à la hauteur de la tâche qui l'attendait en Uruguay et de se rendre agréable à nos hôtes sud-américains. Il avait ajouté qu'il se proposait de montrer dès ce soir sa connaissance de la langue de Cervantès. En le présentant ainsi, j'avais pensé préparer les convives à l'indulgence que méritait sa bonne volonté. Il le prit et le comprit fort mal. Il me reprocha d'avoir voulu le faire passer, aux yeux et aux oreilles des Espagnols présents, pour un mauvais écolier prétentieux. « J'ai passé l'âge d'être un élève, monsieur Rimet, et vous m'avez *ridiculé* ! » Nous étions fâchés. Pendant toute la journée du lendemain, il ne me dit pas un mot. Quelques jours plus tard, afin de me faire pardonner cette faute que je n'avais pas commise, je lui envoyai à Budapest un très bel exemplaire des *Fables* de La Fontaine. Je voulais lui montrer que j'appréciais sa connaissance de la langue française puisque je lui donnais à lire un de nos meilleurs auteurs. Il me remercia par une lettre en français – où il y avait quelques fautes, mais encore plus de gentillesse – et nous redevînmes les meilleurs amis du monde.

## *L'Histoire merveilleuse de la Coupe du monde*

Maurice Fischer rendra de grands services à la Fédération internationale dont il s'est fait l'apôtre dans l'Europe centrale. À Montevideo, pendant toute la durée de la Coupe du monde, il sera pour moi un précieux auxiliaire tout en évitant, par ma faute, de se servir de ce qu'il sait d'espagnol. S'il vivait encore, je me garderais de rappeler son innocent travers de polyglotte d'intention, car je suis sûr qu'il en aurait de la peine.

### *Au Rowing Club*

Notre navire a cinq heures de retard sur son horaire. Nous n'en sommes pas moins accueillis sur le quai par une importante délégation de l'Association uruguayenne et acclamés par une foule joyeuse. Nous passons la fin de la journée à prendre possession des logis qui nous ont été attribués, mais il est entendu que, dès le lendemain, les équipes reprendront l'entraînement qu'il avait fallu réduire pendant la traversée, faute d'espace. L'équipe de France est logée au *Rowing Club*, une confortable bâtisse au milieu d'un beau parc dont les allées sont bordées de palmiers. On a réservé pour nos athlètes un terrain de jeu, des courts de tennis, un fronton de pelote basque. Enfin – délicat hommage rendu à une supériorité française

– la gastronomie : la préparation de leurs repas sera dirigée par un cuisinier français. En rentrant d'une courte promenade, j'ai la grande surprise d'apprendre que le président de la République m'invite à lui rendre visite, le plus tôt possible, au palais de la présidence. Je saurais plus tard que je dois cette faveur, tout à fait inhabituelle, beaucoup plus à ma nationalité qu'à mon titre de président de la Fédération internationale de football. Le chef de l'État uruguayen, D<sup>r</sup> Campisteguy, est le descendant très proche d'un Français émigré et il éprouve de cette origine un sentiment d'intime fierté. Voilà pourquoi il a chargé son secrétaire particulier, Luis Dupuy, de faire venir près de lui, dès son arrivée dans la capitale, ce quasi-compatriote que je suis à ses yeux et dans son cœur. Luis Dupuy, qui occupera par la suite un poste diplomatique en Europe, et, comme sportif, apportera à la FIFA une collaboration importante est, lui aussi, d'origine française. Notre entrevue dure près d'une heure. Nous parlons un peu de tout et même de football. Puis, comme d'autres visiteurs sont introduits et que je vais me retirer, il me prend à part : « Si vous voulez, je viendrai un de ces jours vous prendre à votre hôtel. Avec Luis et quelques amis nous ferons une prome-

*L'Histoire merveilleuse de la Coupe du monde*

nade en banlieue et je vous ferai goûter notre traditionnel *assado*... » Outre que la charmante familiarité de l'invitation a de quoi me surprendre, je n'ai jamais, de ma vie, entendu parler de l'*assado*. En Amérique du Sud, c'est un hors-d'œuvre dont voici la recette : vous prenez un jeune bœuf (je dis bien : un jeune bœuf, et non pas un veau !) et vous le faites griller, tout entier, devant un grand feu de bois. Puis vous le dégustez, sur place, en plein air, à la chaleur du brasier où il a cuit... Donc, un matin, on vient me prévenir dans ma chambre que le président de la République m'attend en bas, dans sa voiture. Le président me fait monter auprès de lui et nous voilà partis. Une heure plus tard, notre cortège s'arrête à proximité d'une auberge de banlieue, flanquée d'une assez grande cour. C'est là que, dressé sur une sorte d'échelle de fer, devant un monceau de braises et de bûches enflammées, achève de rôtir un jeune bœuf de bonne taille. À côté, sur une table également en fer, des couteaux, des fourchettes, des verres et des bouteilles de vin blanc. Le président découpe, dans la tête brûlante, un premier morceau qu'il me présente au bout d'une fourchette. Nous faisons tous grandement honneur à ce repas rustique. Sans plus de façons, on trinque

à la santé du président de la République et, sur l'initiative de celui-ci, au succès de la première Coupe du monde.

Chaque jour de cette semaine préliminaire – l'ouverture de l'épreuve avait été fixée au 13 juillet – les équipes engagées pour disputer la Coupe arrivent, les unes après les autres, à pied d'œuvre. Depuis plusieurs semaines, l'équipe uruguayenne est rassemblée. Elle est logée dans un excellent hôtel qu'entoure un fort beau jardin, mais les joueurs ne sont autorisés à sortir en ville que durant des heures strictement limitées. Il est rigoureusement interdit – même à ceux qui sont mariés – de rentrer chez eux le soir. On me raconte à ce sujet la mésaventure d'un certain gardien de but, pourtant réputé comme un excellent joueur. Une nuit, sans doute un peu excédé par ce régime quasi monacal, il s'est risqué à « sauter le mur ». Au petit matin, un entraîneur l'a surpris alors qu'il regagnait sa chambre en catimini, ses souliers à la main. Il fut exclu de la compétition...

La plupart des joueurs européens rencontrent pour la première fois leurs camarades d'outre-Atlantique, mais tous se reconnaissent un lien, un motif de sympathie réciproque : le football. Et tout de suite la glace est rompue. À considérer

## *L'Histoire merveilleuse de la Coupe du monde*

la rapidité avec laquelle se nouent des relations amicales entre gens qui ne se sont jamais vus, on pourrait penser qu'il s'agit des membres d'une grande maisonnée, dispersés à travers le monde et heureux de se retrouver dans une fête de famille. Oui, une fête, c'est bien le caractère de cette grande assemblée où tout concourt à l'allégresse !

La République orientale entre dans une période de commémorations émouvantes. Le 11 juillet, elle fête le centenaire de son drapeau national. Le 14, elle célèbre l'anniversaire de la prise de la Bastille, considérée dans ce pays démocratique comme symbolisant l'avènement de la liberté. Enfin le 18, c'est la fête nationale, d'autant plus solennelle en cette année 1930 qu'elle coïncide avec le centième anniversaire de la Constitution, du régime d'indépendance que l'Uruguay a conquis grâce à un mouvement populaire de libération, déclenché et poursuivi jusqu'à la victoire au cri sublime de « La liberté ou la mort ! », inspiré par l'histoire de notre Révolution française.

### **« Têtes » de groupe**

Le 18 juillet, après une matinée consacrée à plusieurs cérémonies protocolaires le grand

événement de la journée est, à trois heures, l'inauguration du stade Centenario<sup>1</sup>. La construction du grand stade a commencé au mois de février et, depuis lors, on y travaille jour et nuit. Ce jour de fête, à vrai dire, la tradition est respectée qui veut qu'un monument ne soit jamais achevé pour la date de son inauguration. On doit néanmoins reconnaître, pour être juste, que c'est déjà un tour de force d'avoir édifié en six mois une bâtisse aussi importante à laquelle il ne manque plus que des menus aménagements.

Le stade Centenario est un vaste amphithéâtre circulaire entièrement construit en béton armé. Ses dimensions sont à peu près celles du Colisée de Rome et il peut contenir 80 000 spectateurs. Situé au centre de la ville, au milieu d'un parc, à l'extrémité de l'avenue du 18-Juillet, il est aisément accessible de tous les quartiers et des dégagements nombreux permettent l'écoulement rapide de la foule après le jeu, même les jours de la plus grande affluence. Son architecture ne l'apparente à aucun style classique, mais elle a le mérite

---

1. *Note de Jules Rimet* : Les matchs précédents, depuis le 13 juillet, avaient été joués sur les stades Parque Central et Pocitos, l'un et l'autre suffisants pour contenir les spectateurs qui accouraient de plus en plus nombreux.

*L'Histoire merveilleuse de la Coupe du monde*

original d'avoir été conçue pour le football seul, à l'exception de tout autre sport, de tout autre usage. C'est le temple du football et de ses fidèles, joueurs et spectateurs. Tout a été calculé pour que le match soit disputé et suivi avec le maximum de commodité. Pas de virages, pour la bonne raison qu'il n'y a pas de piste, et le public est tout près du terrain, assuré de voir le jeu aussi bien à toutes les places. Les tribunes nettement séparées les unes des autres, distinguées par les noms des lieux des victoires du football uruguayen : Colombes, Amsterdam – l'une d'elles a même reçu, par une confiante anticipation, le nom de Montevideo – commencent à trois mètres du sol et s'élèvent par échelons rapides jusqu'à vingt-cinq ou trente mètres. Cette disposition a pour effet de réduire encore l'éloignement, si gênant dans certains stades, et, en haussant la vision, d'éviter une vue confuse des joueurs placés sur le même plan que les spectateurs. Je fais l'expérience de monter à la plus haute travée, au pied de la tour des Hommages, au sommet de laquelle on accède par un escalier intérieur. De cette place, où l'œil plonge littéralement dans le champ, les déplacements des joueurs sont nettement perceptibles et

la tactique des équipes apparaît aussi clairement que sur un échiquier de « Kriegspiel<sup>1</sup> ».

Avant le match Uruguay-Pérou, les délégations des pays engagés dans la compétition défilent, drapeaux en tête, et, après avoir fait le tour du terrain, viennent se ranger devant la tribune officielle pour saluer le président de la République. Treize associations nationales seulement se sont engagées : les quatre européennes<sup>2</sup>, les États-Unis, le Mexique, l'Argentine, la Bolivie, le Brésil, le Chili, le Paraguay, le Pérou et l'Uruguay.

Le règlement spécifie que si le nombre des engagements est inférieur à seize, ce qui est le cas, il sera établi quatre groupes composés « autant que possible d'équipes de la même valeur et de mérite égal ». La commission d'organisation doit tenir compte de deux éléments de discrimination pour former ces groupes. Le premier consiste à maintenir jusqu'au bout l'intérêt sportif du tournoi, l'autre à accorder « autant que possible » sa chance à chaque équipe. La discussion est laborieuse. L'avis prévaut qu'il convient de ne pas opposer les unes aux autres, dès les premiers matchs, les équipes dont la valeur connue permet de prévoir

---

1. Jeu de guerre.

2. France, Belgique, Yougoslavie et Roumanie.

## *L'Histoire merveilleuse de la Coupe du monde*

qu'elles sont de force à parvenir jusqu'aux matchs décisifs. Il faut éviter qu'elles ne s'éliminent entre elles avant ces finales. L'accord se fait facilement sur l'Argentine, le Brésil et l'Uruguay. Pour la tête du quatrième groupe, on débat longuement sur la valeur respective des États-Unis et du Paraguay. On finit par reconnaître que l'on manque d'informations précises pour établir cette comparaison. La commission accouche, si j'ose dire, d'un monstre à deux têtes et met les deux équipes *ex aequo*, au sommet du quatrième groupe. Le terrain ainsi déployé, il ne reste plus qu'à incorporer les autres équipes dans les quatre groupes. Il en résulte le tableau suivant :

- 1<sup>er</sup> groupe : Argentine, France, Chili, Mexique
- 2<sup>e</sup> groupe : Brésil, Yougoslavie, Bolivie
- 3<sup>e</sup> groupe : Uruguay, Roumanie, Pérou
- 4<sup>e</sup> groupe : États-Unis, Paraguay, Belgique

Les « têtes » de groupe justifient le choix que l'on a fait d'elles, à l'exception du Brésil, qui est devancé dans son groupe par la Yougoslavie. Les demi-finales doivent être disputées entre les quatre équipes victorieuses dans leur groupe :

Argentine, Yougoslavie, Uruguay, États-Unis<sup>1</sup>. Pour déterminer la composition et l'ordre des deux rencontres, la commission d'organisation procède à un tirage au sort qui désigne, pour la première demi-finale, l'Argentine et les États-Unis, pour la seconde l'Uruguay et la Yougoslavie. On décide de mettre un intervalle de quatre journées entre la première et la deuxième phase. On veut donner aux spectateurs, et surtout aux joueurs qui demeurent en lice, le temps de se reposer, les uns, de leur enthousiasme et les autres, de leur fatigue. Repos d'ailleurs accompagné, pour les

---

1. Le 13 juillet, l'équipe de France rencontre la Mexique et l'emporte par 4 buts à 1. C'est le Sochalien Lucien Laurent qui ouvre le score à la 19<sup>e</sup> minute, inscrivant le premier but de l'histoire de la Coupe du monde de football. Le 15 juillet, la France affronte l'Argentine et perd par 1 but à 0 (coup franc de 30 mètres, à dix minutes de la fin, signé Monti). Ce match donne lieu à un étrange incident : l'arbitre siffle la fin de la partie six minutes avant le temps réglementaire. Colère des joueurs français mais aussi des spectateurs uruguayens qui envahissent le terrain. La police montée doit intervenir. Sur les conseils d'un juge de touche, l'arbitre finit par rappeler les joueurs qui sont, pour certains, sous la douche. Le score ne changera pas mais l'équipe de France quittera le stade sous les ovations du public uruguayen. Le 19 juillet, au stade Centenario, devant seulement 2 000 personnes, la France s'incline face au Chili sur le score de 1 à 0. Elle termine troisième de son groupe et est éliminée. À noter que, pendant le match, le gardien de but Alexis Thépot (portier du Red Star, club créé par Jules Rimet) arrête un penalty à la demi-heure de jeu, devenant le premier gardien de l'histoire de la Coupe du monde à réaliser un tel exploit.

## *L'Histoire merveilleuse de la Coupe du monde*

équipes, d'un entraînement modéré. Les deux rencontres sont fixées aux 26 et 27 juillet. Le tirage au sort attribue la première de ces dates au match États-Unis–Argentine et la seconde au match Uruguay-Yougoslavie. L'équipe de l'Argentine et celle de l'Uruguay l'emportent – chacune par 6 buts à 1 – sur celles des États-Unis et de la Yougoslavie. Deux jours de repos encore et, le 30 juillet, pour la rencontre ultime qui décide de la suprématie du football international, les deux équipes d'Argentine et d'Uruguay vont se retrouver face à face, comme elles l'ont été déjà en 1928, au tournoi olympique d'Amsterdam.

### *Tempête d'enthousiasme*

Pour assister à cet événement qui passionne toute l'Amérique du Sud, une foule évaluée à plus de 80 000 personnes envahit le stade Centenario et se presse jusque sur les escaliers des tribunes. Il y a, comme pour tous les matchs où le public est plus nombreux que les places disponibles, un marché noir des tickets<sup>1</sup>. Beaucoup d'Argentins –

---

1. *Note de Jules Rimet* : Certains mécontents reprochèrent à l'Association uruguayenne de n'avoir pas pu empêcher ce trafic. Comme si les organisateurs d'un match pouvaient suivre les tickets, après qu'ils les ont vendus à leurs guichets !

de 6 000 à 10 000 d'après les journaux – sont venus de Buenos Aires. Leurs clameurs, destinées tantôt à encourager leur équipe, tantôt à répliquer aux acclamations uruguayennes, font avec celles-ci un vacarme d'enfer, qui se maintient durant toute la partie, avec des alternatives compensées d'atténuation ou de recrudescence selon que l'une ou l'autre équipe se trouve en passe de marquer un but ou vient de le manquer.

Finalement, l'Uruguay, avec 4 buts contre 2 obtenus par l'Argentine, est proclamé gagnant, emportant ainsi, selon l'expression d'un journal de Montevideo, « la triple couronne de la victoire ».

En vérité, j'ai rarement vu une tempête d'enthousiasme, d'émotion libérée, comparable à celle qui s'élève des gradins du stade à la fin de ce match. Peut-être les Uruguayens attachent-ils à leur triomphe une signification excessive, mais ils crient leur joie avec une conviction tellement communicative qu'elle semble presque, en cette minute, partagée par toute la masse des spectateurs. La bourrasque s'enfle encore lorsque le drapeau national est hissé au sommet de la tour des Hommages. Sans suivre dans leurs envolées lyriques les journaux qui, le lendemain, rendent compte de cet instant, on peut dire que tous les

*L'Histoire merveilleuse de la Coupe du monde*

Uruguayens qui occupent le stade, depuis ceux de l'équipe jusqu'à ceux de la tribune officielle, jouissent orgueilleusement de cette heure qui fait de leur petit pays le vainqueur de tous les sportifs du monde.

Et les Argentins ? C'est d'abord, durant un instant, le silence de la consternation. Puis, chez les joueurs et leurs dirigeants, le dépit rageur d'avoir manqué encore une fois, dans un tournoi mondial, l'occasion qui s'offre de monter sur le pavois... Dans la foule de leurs compatriotes, une bruyante explosion de cette colère qu'on exprime en lançant sur le terrain tous les objets qui vous tombent sous la main... Mais cette excitation tombe bien vite. Beaux joueurs, les Argentins connaissent la loi sportive qui commande d'accepter la défaite sans amertume quand la lutte a été loyale. Lorsque l'équipe d'Uruguay quitte le stade en même temps que l'équipe d'Argentine, toutes deux sont indistinctement acclamées par les spectateurs. Après tout, cette première Coupe du monde est un succès pour la communauté sud-américaine puisque deux de ses équipes, parvenues l'une et l'autre au faite de la compétition, ont partagé l'honneur de la finale !

